

## Style Parker

par Claire Devarrieux, [Libération](#), 6 mai 1999

**Contemporaine d'Ernest Hemingway et de Scott Fitzgerald et autant qu'eux éprise de boisson, l'Américaine Dorothy Parker a distillé de 1922 à 1958 des récits caustiques, pleins de bécasses en représentation, de jeunes gens acerbes et de poivrots fatigués. Parution d'un recueil avec ses ultimes nouvelles non encore traduites, Mauvaise journée demain.**

Dorothy Parker (1893-1967), une des championnes de la nouvelle américaine, a trois manières: le monologue, le dialogue, et une forme de récit imparable qui a pour but de s'allier avec le lecteur contre un personnage. Il s'agit généralement d'une Marie-Chantal, bête noire préférée entre toutes. Il arrive aussi, mais c'est plus rare, que Parker nous invite à prendre le parti de l'individu dont elle expose le point de vue, sans porter de jugement, sans entretenir non plus le moindre doute quant au dit jugement. Il s'agit d'une pauvre fille ou d'un pauvre garçon qu'elle abandonne à son sort. Nous sommes alors foudroyés de compassion, au lieu de rire ou de sourire d'aise comme d'habitude, du moins, cela dépend des tempéraments. Dorothy Parker n'est pas une marieuse. Elle s'intéresse à la rupture ridicule, au malentendu stupide. Peu lui importe qu'une nouvelle se termine bien ou mal, si la fin est bonne. Rappelons que la plus belle, la plus triste, la plus célèbre histoire de Dorothy Parker, c'est « la Grande blonde » (1929), le naufrage d'une fille pas compliquée qui plaît aux hommes, elle les fait rire, elle boit pour être gaie, elle boit son chagrin jusqu'à la lie. Cet autoportrait figure dans la Vie à deux, le recueil par quoi Parker est arrivée en France grâce à la traduction de Benoîte Groult (en 1983, Christian Bourgois reprenait en 10/18 les textes parus chez Denoël en 1960 sous le titre Comme ils sont). Dorothy Parker n'était pas une « Big Blonde », elle était une petite brune maigrichonne, mais comme son héroïne, avait remarqué Dos Passos, « elle riait avec des larmes dans les yeux ». Elle aussi avait eu un jour la révélation navrante que le whisky n'est pas un remède infailible. Elle était, dans les années 20, la femme la plus spirituelle des États-Unis. Outre deux monologues et les dialogues habituels, bécasses en représentation, jeunes gens acerbes ou poivrots fatigués, on trouve deux échantillons et demi de la méthode narrative évoquée ci-dessus dans Mauvaise journée, demain, et ils présentent l'avantage de se situer aux extrémités opposées de l'échelle de Parker, 1922 et 1955. *Mauvaise journée demain* est un recueil de seize histoires intitulé en anglais *Thirteen short stories*. Quatorze nouvelles sont inédites en français, deux autres - « Conversation à trois heures du matin » et « Une jeune femme en dentelle verte » - ont déjà paru dans Comme une valse (traduction de Michèle Valencia en 1989 disponible également en 10/18). Pourquoi une comptabilité si tatillonne? Parce que les fans sont à l'affût. Parker, qui était une perfectionniste, buvait trop pour ne pas écrire au compte-gouttes. Laissons tomber « Une femme particulière », portrait classique (pas terrible) d'une New-Yorkaise de droite persuadée d'avoir des idées personnelles. « Quel joli petit tableau », en revanche, annonce toute la palette parkerienne. Il y a une mère atroce, Mme Wheelock, et son enfant fragile: « On lui avait retiré les végétations récemment, et elle utilisait encore des morceaux de gaze chirurgicale au lieu de mouchoirs. Mère et fille trouvaient que, d'une certaine manière, celui lui donnait une sorte de prestige. » Il y a un mari et père, M. Wheelock, qui n'en peut plus de passer pour un imbécile, qui n'aime pas sa fille « en tant que personne », et cultive une idée fixe tout en taillant sa haie: devenir le type qui prend le train un beau matin et ne rentre jamais chez lui.

Née Rothschild, Dorothy Parker était la fille d'un ponte du prêt-à-porter, et d'une Anglaise qui allait la laisser orpheline à l'âge de 5 ans. Cinq ans plus tard mourait la seconde épouse de son père. On en tirera les conclusions qu'on voudra, quoiqu'il en soit, dans aucune de ses quarante-neuf nouvelles connues à ce jour, il n'y a une vraie bonne mère. Quant à ce « petit tableau » étouffant et banlieusard, il fut tout bonnement inspiré à Dorothy Parker par son collègue Robert Benchley (journaliste puis acteur), dont elle désapprouvait le mariage. Ils s'étaient rencontrés à *Vanity Fair*, le magazine qui avait accepté, en 1914, un poème de la benjamine des Rothschild (elle avait quitté l'école à 14 ans, elle était l'artiste de la famille et le resta). « Quel joli petit tableau », en 1922, est la première nouvelle écrite par Dorothy Parker. Elle a 29 ans et tient son nouveau nom du premier homme de sa vie, il y en aura beaucoup, elle les aimait grands, beaux, blonds de préférence et moins intelligents qu'elle. « Le dîner de corbeau », en 1955, est une des dernières fictions, avant qu'elle déserte définitivement ce secteur, ainsi qu'elle l'avait fait pour la poésie en 1944 (son premier recueil, en 1926, avait pourtant été un best-seller). En fait, entre 1941 et 1955, Dorothy Parker n'a écrit que « le Jeu », l'histoire d'une soirée entre amis dévastée par une série de gaffes plus ou moins intentionnelles. Ce texte, présent dans Mauvaise journée, demain a une piètre réputation injustifiée; il a été écrit à quatre mains pour faire plaisir à un amant.

« Le dîner de corbeau », dont le titre renvoie à une expression intraduisible, est à demi composé de dialogues. Parker avait voulu l'éviter, mais rien à faire, elle avait une bonne oreille pour épingler les voix et ne se trouvait pas assez visuelle. Une épouse abandonnée essaie sur son mari les conseils prodigués par sa psy, « *une de ces femmes qui gagnent leur vie toutes seules, sans que cela nuise à leur féminité - sans doute était-ce pour n'avoir jamais arpenté les couloirs sanglants de l'école de médecine, ni fatigué ses yeux pétillants à préparer un quelconque diplôme.* » Les conseils ne sont bien sûr pas adaptés. A part ce beau morceau de tragi-comédie conjugale, et quelques satellites, la plupart des textes de Mauvaise journée, demain datent des années 20, du temps où Dorothy Parker était célèbre, et ont paru dans le *New Yorker* dont elle est une figure de proue. Durant les deux décennies suivantes, elle est riche, grâce à Hollywood où elle écrit des scénarios en tandem avec Alan Campbell, le mari épousé deux fois et quitté de même (1). De retour à Manhattan, pas fourni pour trois sous, Dorothy Parker n'a pas les moyens de prendre sa retraite, et trafique ce qu'elle peut entre deux bouteilles. Elle meurt en pas très bonne forme, mais, après tout, elle atteint l'âge de 73 ans, ce qui n'a pas été le cas des amis qui buvaient avec elle pendant la Prohibition. Ceux de la jeunesse, ceux de la «Table Ronde» à l'hôtel Algonquin, sont partis avant 50 ans. Sans parler d'Hemingway, l'ami-ennemi suicidé dont elle se moque dans « Oh ! il est charmant ». Sans parler de Fitzgerald, contemporain tendrement admiré. « Poor son-of-a-bitch », murmura Dottie Parker devant son cercueil, à Hollywood. Personne des studios ne s'était déplacé, la remarque passa pour une blague déplacée, il s'agissait d'une citation. Aujourd'hui, des sites entiers sur Internet sont consacrés aux blagues et aux bons mots de Dorothy Parker. « *Je ne peux pas écrire trois mots sans en corriger quatre.* »

« *Je me fiche de ce qu'on écrit sur moi, du moment que c'est faux.* » « *L'amour, c'est comme du mercure dans la main. Garde-la ouverte, il te restera dans la paume; resserre ton étreinte, il te filera entre les doigts.* » Cet aphorisme est tiré de « Conseils à la petite Peyton ». La plupart du temps, Dorothy Parker a vécu les poings serrés, le nez sur le collier de son caniche.

(1) Ils ont travaillé sur *Une étoile est née*, tourné par Wellman, puis par Cukor, ou encore sur le Saboteur d'Hitchcock.